

Matière : Littérature-Monde

Niveau : master LC01

Semestre : 02

TD :03

Auteur : Louis-Ferdinand Céline Catégorie : littérature française

Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) : Voyage au bout de la nuit

L'Église constitue un pas supplémentaire dans la constitution par Céline d'un véritable personnage romanesque. Du docteur Semmelweis, découvreur incompris des techniques modernes d'hygiène, à Bardamu, si nourri des obsessions céliniennes, il y a toute la distance qui sépare la biographie, même romancée, d'une véritable création.

Le Bardamu de l'Église est lui aussi médecin. Déjà anarchiste, il «n'a aucune importance collective, c'est tout juste un individu» (phrase reprise par Sartre en épigraphe à la Nausée). Comme dans le Voyage, l'errance est associée à la recherche de la vérité, et l'amour, vécu comme une sorte de morale anatomique dont le modèle est la danseuse: «Ah! Ferdinand... tant que vous vivrez, vous irez entre les jambes des femmes demander le secret du monde!», dit Vera. Cependant, la critique de la SDN laisse affleurer un antisémitisme qui disparaîtra dans le Voyage.

Le passage au roman nécessitera néanmoins plusieurs mutations considérables. Le surgissement d'une voix unique, celle du «je», s'opère par la marginalisation de Bardamu. L'accentuation de son statut de bouc émissaire à partir de l'épisode ajouté de la guerre, l'apparition du personnage de Robinson, qui reprend certains des caractères de Pistil, permettent de donner une légitimité accrue au langage nouveau du personnage-narrateur et à la noirceur du monde qu'il décrit.

«Le seul livre vraiment méchant de tous mes livres c'est le Voyage... Je me comprends... Le fonds sensible...» Plus qu'une simple volonté de faire oublier les publications antisémites qui avaient suivi, cette déclaration de Céline en 1949 dans sa Postface au Voyage cherche à atteindre les sources mêmes de son art. Voyage au bout de la nuit, c'est le miroir sans pitié de toute une époque: la guerre fratricide de 1914, les excès de la colonisation en Afrique, la froide modernité des États-Unis, la misère et la souffrance quotidiennes des banlieues sordides des grandes villes. C'est aussi le livre où les idées de Céline sur l'existence apparaissent le plus clairement. Maximes au présent gnomique, formules denses et percutantes expriment sous des formes diverses l'«abomination d'être pauvre» ou l'ignominie de l'existence, «cette farce atroce de durer». Plus que dans tous ses autres livres, Céline veut aller par la formule au cœur de la condition des hommes: «Quand on n'a pas d'imagination, mourir c'est peu de chose, quand on en a, mourir c'est trop.» C'est pourquoi les seuls vrais héros du livre, ce sont les «pauvres de partout», ceux dont la mort n'intéresse personne et qui sont écrasés par le mercantilisme universel. Le roman se révèle ici, dans sa conception, à la fois stendhalien —

miroir qu'on promène le long d'un chemin — et proustien — instrument d'optique — pour nous représenter le monde selon Ferdinand Bardamu.

Ce miroir renvoie des hommes (à quelques exceptions près: Molly ou Alcide, d'une bonté surhumaine, anomalies que l'on croise sans s'attarder) l'image la plus désespérément sombre. Si l'on rit souvent, c'est sous l'effet d'une ironie grinçante, voire grimaçante. Car c'est un des parias de la société qui prend la parole et qui se livre avec délectation à un complet renversement des valeurs reconnues. Le patriotisme n'est que la folie matinée d'hypocrisie de ceux qui n'ont pas l'«imagination de leur propre mort». La colonisation est une exploitation pure et simple. Les institutions démocratiques ne sont que des leurres de puissants, destinés à se concilier gratuitement les faveurs du petit peuple et à en faire de la chair à canon. La science elle-même est impuissante et dérisoire (les médecins de l'institut Bioduret, parodie de l'Institut Pasteur, ne pourront sauver Bébert). Quant à l'amour, le lecteur est fixé dès le début du roman: «C'est l'infini mis à la portée des caniches...»